

Bibliothèque numérique

medic@

**Delaunay, Gaëtan. Programme de
sociologie ou d'histoire naturelle des
sociétés**

Paris : librairie de L. Hurtau, 1872.

Cote : 90943 t. 15 n° 12

*A Monsieur le Professeur Charcot
Hommage dévoué.
Gaëtan Delaunay*

(12)

PROGRAMME

DE

SOCIOLOGIE

OU

D'HISTOIRE NATURELLE DES SOCIÉTÉS

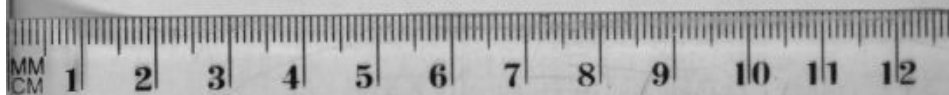
PAR

Gaëtan DELAUNAY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HURTAU,
(Ancienne maison MASGANA),
12, 13, 14, Galeries de l'Odéon.

1872



PROGRAMME

A MONSIEUR LE DOCTEUR PICOT
DE TOURS

C'est vous qui, en m'initiant aux sciences naturelles, m'avez guéri de cette maladie infectieuse qu'on appelle la métaphysique et que l'enseignement morbifique des lettres et du droit inocule tous les jours aux générations abéties.

C'est à vous que je dédie mon premier essai d'application de la méthode positive à l'étude des sciences sociales.

G. D.

PARIS
LIBRAIRIE DE L'HURTAT
11, Galerie de l'Odéon

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que la Sociologie?

Comme la Biologie étudie les phénomènes de la vie chez les végétaux et les animaux, la Sociologie est une science qui a pour objet l'étude des phénomènes vitaux présentés par ces groupes d'êtres qu'on appelle les sociétés.

Quel rang la Sociologie occupe-t-elle parmi les autres sciences?

La Sociologie est la dernière venue et la plus élevée de toutes les sciences. Après la *Physique* et la *Chimie*, qui étudient les corps bruts célestes (*Astronomie*) et terrestres (*Physique proprement dite*), et qui sont apparues tout d'abord, est venue la *Biologie*, qui étudie les corps vivants, végétaux (*Botanique*) et animaux (*Zoologie*). Enfin vient la *Sociologie* qui étudie les groupes d'animaux ou corps sociaux.

Quelles sont les bases de la Sociologie?

La Sociologie s'appuie directement sur la biologie, et tous les phénomènes sociaux sont réductibles en phénomènes physiologiques. Mais comme, d'une part, tous les phénomènes de la vie chez les individus sont réductibles en phénomènes physico-chimiques, et que, d'autre part, tous les phénomènes physico-chimiques ne sont au fond que des phénomènes mécaniques, il s'ensuit que la base fondamentale de la Sociologie est la *Mécanique*. De même qu'il y a une mécanique physique et une mécanique animale, il doit donc y avoir une mécanique sociale, et c'est cette mécanique que nous nous proposons d'étudier.

Quelles sont les limites de la Sociologie?

De même qu'on n'a jamais trouvé de limites précises entre la physique et la biologie, entre les corps inorganiques et les corps organisés, de même la biologie et la sociologie ne sont pas séparées l'une de l'autre par une ligne de démarcation bien tranchée. Où commence la société? l'accouplement, par exemple, peut-il être considéré comme un phénomène de Sociologie ou comme un acte biologique?

D'un autre côté, la sociabilité, qui fonde et organise les sociétés, n'étant que le développement d'une ou de plusieurs facultés intellectuelles, pourrait être étudiée au point de vue de la biologie, et la Sociologie ainsi envisagée ne serait qu'une partie de la psychologie ou physiologie du cerveau.

Quelles ont été les phases de la Sociologie ?

Comme la physique et la biologie, la Sociologie a dû traverser deux phases successives avant de devenir une véritable science. La première période de la Sociologie ou période théologique a été close par la révolution de 1789, qui a fait entrer la Sociologie dans la période métaphysique. Enfin à Auguste Comte revient la gloire d'avoir fait de la Sociologie une science positive.

Procédés pour arriver à la notion du mécanisme des êtres sociaux.

La Sociologie étant une science physique doit avancer par les mêmes procédés que les autres sciences. Les procédés pour arriver à la notion du mécanisme des sociétés sont donc l'observation et l'expérimentation.

Comme instruments de la Sociologie, nous trouvons encore la lecture, l'écriture et les mathématiques, qui ne sont que des moyens à l'aide desquels nous acquérons les autres sciences. Les mathématiques s'appliquent à la Sociologie comme aux autres sciences. M. Quételet, en effet, vient de publier un *Traité d'anthropométrie* dans lequel il prouve que la loi des coefficients du binôme (loi binomiale) s'applique au poids, à la force, à la vitesse et même aux *qualités morales et intellectuelles de l'homme*.

Observation. — Elle comprend tous les matériaux fournis par la paléontologie, qui nous révèle l'histoire des époques antéhistoriques. Quant aux époques historiques, nous les connaissons par l'histoire ancienne, du moyen âge, moderne, contemporaine; à l'histoire se rattachent la mythologie, l'archéologie, la linguistique. L'observation emprunte encore des données à la géologie, à la géographie, à la démographie, à l'ethnographie, à l'anthropologie, etc., etc.

Expérimentation. — « On peut, dit Moleschott, appliquer l'expérimentation aux sciences sociales : en Toscane, par exemple, « on abolit la peine de mort, et l'on voit immédiatement le nombre « des crimes diminuer. » Mais cette manière de procéder revêt un caractère d'empirisme, et n'est point du tout conforme à la méthode expérimentale.

Suivant nous, en Sociologie comme en biologie, il est plus prudent d'expérimenter sur des animaux que sur des hommes. Quand on voudra rechercher ce qui constitue essentiellement telle ou telle fonction sociale au point de vue de la physiologie générale, il faudra étudier les organismes inférieurs de préférence aux organismes supérieurs. Au contraire, ceux-ci devront toujours être préférés à ceux-là, toutes les fois qu'on fera de la physiologie spéciale.

Prenons un exemple : suivant M. Henri Sainte-Claire Deville, la morale doit être traitée comme une science expérimentale. De même que les physiologistes ont pu connaître le fonctionnement du corps humain en étudiant sur les animaux le rôle des différentes pièces de la machine animale, les moralistes peuvent connaître le fonctionnement de l'âme (ensemble des facultés morales), en étudiant cette âme sur les animaux qui possèdent à un degré moindre, il est vrai, toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme, le premier des animaux. De même que les pathologistes peuvent produire artificiellement des maladies chez les animaux en les soumettant à certaines conditions pernicieuses, les moralistes peuvent, en faisant varier méthodiquement les circonstances au milieu desquelles vivent les animaux, apprendre comment naissent et se développent les vices qui sont les grands dissolvants de leurs sociétés comme de la nôtre. Dans la question spéciale de l'éducation, on peut donc découvrir les causes physiques des défauts et des vices dans les enfants qui, à certains moments de leur développement, sont si près des animaux.

« Au moyen des meutes de chiens, dit M. Sainte-Claire Deville, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques et ayant pour but de prouver expérimentalement les inconvénients de l'internat dans l'éducation, au moyen des meutes de chiens, on observe et l'on développe chez les individus, en outre des vices propres aux carnassiers et malheureusement aux enfants, la coquetterie fort utile au maintien de la race, l'avarice représentée par la manie de l'enfouissage, l'instinct du vol, etc. Au moyen des troupeaux de ruminants, des habitants des haras, des volières, des oiseaux et des insectes domestiques, on fait également un grand nombre d'observations curieuses de morale animale, et quelques expériences dont les résultats peuvent être très-instructifs pour nous-mêmes.

« Les béliers étant séparés des brebis dans les champs, mais surtout dans les bergeries, contractent les habitudes les plus dangereuses pour les facultés de reproduction, j'allais dire les vices les plus honteux. En général, toutes les fois qu'on rassem-

« ble et qu'on fait vivre en domesticité restreinte des animaux d'un
 « même sexe et surtout des animaux du sexe masculin, on remarque
 « d'abord une grande excitation des instincts de reproduction et
 « ensuite une perversion redoutable de ces mêmes instincts.
 « Mettez-vous au contraire, soit en troupeaux, soit surtout en li-
 « berté complète, ces animaux destinés à vivre en société, vous
 « voyez tout de suite dominer les caractères normaux de l'animal.
 « Bientôt les organes de reproduction ne paraissent plus excitables
 « qu'à des intervalles fixes et réguliers. Aux sentiments les plus
 « pervers qui rapprocheraient les mâles succède très-rapidement
 « la jalousie, qui suscite entre eux des combats où les plus faibles
 « succombent au profit de l'amélioration de la race par la seule
 « intervention des individus les plus vigoureux. Ceux-ci fondent
 « la famille ou la horde. Ainsi la présence seule des femelles suffit
 « pour guérir radicalement les mâles de tous les vices de la vie
 « séquestrée. Eh bien, ce qui se passe dans un troupeau se passe
 « également dans une réunion d'enfants mâles, quelle qu'elle soit,
 « élevée par qui que ce soit, défendue par les règles de la surveil-
 « lance la plus étroite, fût-elle de jour et de nuit. »

Nous n'avons fait cette citation du Mémoire de M. Sainte-Claire Deville que pour prouver que le moraliste peut faire des expériences de morale comme le physicien fait des expériences de physique, et que l'observation et l'expérimentation, ces deux instruments de la méthode positive, sont applicables à la Sociologie comme aux autres sciences naturelles.

Qu'est-ce qu'une Société ?

Suivant nous, une société n'est point un *être moral*, comme disent les juriconsultes, mais un être réel, un corps vivant, une forme supérieure de la matière organisée, un véritable organisme comparable aux organismes déjà connus en biologie et soumis aux lois générales de la vie.

C'est pourquoi nous définirons la Sociologie la *biologie des sociétés*. Appliquant à cette science la définition que MM. Littré et Ch. Robin ont donnée de la biologie, nous dirons donc que la Sociologie est une science qui a pour sujet les sociétés vivantes et pour but d'arriver, par la connaissance des lois de l'organisation, à connaître les lois des actes que ces êtres manifestent, et réciproquement.

But de cette étude.

Nous nous proposons d'étudier non-seulement les sociétés humaines, mais encore les autres sociétés animales. Suivant nous, il est impossible de séparer les sociétés les unes des autres, les sociétés animales et les sociétés humaines se continuant par une progression insensible; c'est pourquoi nous les réunissons toutes sous le nom de *règne social*.

Division de la Sociologie.

La Sociologie n'étant autre chose que la biologie des sociétés, doit être divisée en :

Premièrement. Au point de vue *statique* :

Anatomie sociale, qui étudie l'organisation des sociétés ;

Biotaxie sociale, qui étudie les lois de l'arrangement des sociétés en groupes naturels d'après la conformité de leur organisation ;

Mésologie sociale, qui étudie l'influence des milieux physiques et sociaux sur les sociétés et sur laquelle est fondée l'*hygiène sociale* ;

Deuxièmement. Au point de vue *dynamique* :

Physiologie sociale qui a pour but spécial la connaissance des lois d'après lesquelles s'opèrent les actes sociaux ;

A la physiologie se rattache la *pathologie sociale*.

A l'anatomie et à la physiologie se rattache l'*embryogénie sociale* qui étudie l'évolution embryonnaire des sociétés qui se fondent (*colonies*) aux dépens et à l'image d'une société mère (*métropole*).

Au point de vue *historique* :

Paléontologie sociale, qui étudie les sociétés dans le passé et qui n'est autre chose que l'histoire.

CHAPITRE II.

Anatomie sociale.

ANATOMIE GÉNÉRALE

De l'individu en Sociologie.

Dans le règne social comme dans les règnes minéral, végétal et animal, l'individu varie suivant le point de vue auquel on se place. Ainsi en botanique, pour les anciens l'arbre entier était l'individu ;

pour certains naturalistes, c'est la cellule ; pour Darwin, c'est le bourgeon.

« Dans l'histoire de l'humanité, lequel est l'individu de la race, de l'état, de la famille ? » dit M. Nœgelé ; et il ajoute : « Tout dans la nature est individuel, depuis les atomes infiniment petits jusqu'aux corps célestes et aux systèmes de corps célestes, depuis l'atome infiniment simple jusqu'aux organismes infiniment composés et aux séries entières d'organismes que nous embrassons sous les noms d'espèce, classe, règne. »

En sociologie, comme en biologie et en physique, nous trouvons une série d'individus. L'animal est l'individu dont se compose la famille ; celle-ci est l'individu dont se compose la tribu, qui elle-même est un individu par rapport à la nation. Mais l'individu primaire est l'animal sociable, l'homme est l'*élément anatomique* des sociétés humaines.

Propriétés des individus sociaux.

L'étude de l'animal et de ses propriétés organiques appartient à la biologie et ne rentre pas dans le cadre de ce travail. Toutefois certaines considérations biologiques ont une telle portée sociale que nous ne pouvons les passer sous silence.

Considéré d'une manière générale et partout où il se trouve, l'individu social varie avec les races dont il fait partie. L'ethnologie est la science qui étudie ces variations de configuration, de couleur, etc.

De plus, l'anatomie et la physiologie des éléments sociaux varient dans chaque société suivant l'âge, le sexe, la profession, etc.

Dans chaque société, nous trouvons des individus distincts par l'âge et par le sexe (hommes, femmes, enfants, vieillards, etc.).

Au point de vue de l'âge, les individus ne sont pas aptes à remplir leurs fonctions dès leur naissance. A leur naissance tous les individus se ressemblent. Ce n'est qu'en se développant qu'ils acquièrent une fonction spéciale. Mais pour cela il faut qu'ils aient atteint un certain degré de développement (stage, apprentissage, limite d'âge, examen, concours), etc. En outre, quand ils ont fonctionné pendant un certain temps, ils deviennent incapables de remplir leurs fonctions et s'en vont pour faire place aux jeunes (retraites, etc.).

D'autres causes que la vieillesse peuvent empêcher les individus de remplir leur rôle social. Telles sont l'hypertrophie, l'atrophie ou anémie, les infirmités, les blessures et les maladies. En biologie comme en sociologie, chaque élément anatomique remplit un rôle

qui lui est propre et s'altère d'une manière qui lui est spéciale. Chaque profession a ses maladies et sa longévité propres.

D'autres causes peuvent abrégier la durée des fonctions sociales; mais comme elles sont purement sociales, elles doivent être étudiées en Sociologie (service militaire, etc.).

En résumé, en Sociologie comme en biologie, chaque fonction s'obtient, se remplit, se perd d'une manière qui lui est propre.

Tous les hommes, parties constituantes des sociétés humaines, se nourrissent, se développent, se reproduisent, se meuvent, sentent, pensent, veulent. Mais ces propriétés individuelles ne sont pas également développées chez tous les individus de la société.

Au point de vue de la *nutrition*, les uns ne peuvent se nourrir eux-mêmes (enfants, infirmes, vieillards, malades) et sont à la charge de l'État.

Au point de vue de la *reproduction*, pour que l'individu puisse se reproduire, il faut qu'il ait acquis un certain développement et qu'il soit nubile. En outre, il est démontré, dans notre société française par exemple, que les classes inférieures ont plus d'enfants que les classes supérieures.

Dans les sociétés supérieures, les individus se distinguent par la profession. Chez les uns, le système musculaire prédomine sur le système nerveux (ouvriers, paysans, manœuvres des compagnies de chemin de fer, des ponts et chaussées, etc.). Au contraire, le système nerveux est plus développé que le système musculaire chez ceux qui jouent un rôle dans les administrations publiques et privées et qui pensent plus qu'ils ne se meuvent. En un mot, la dissimilitude des individus ou catégories d'individus augmente avec la spécialisation du travail à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des sociétés, la spécialisation du travail ayant pour résultat de n'exercer que certaines parties très-limitées de l'organisme au détriment des autres.

Modes de groupement des individus sociaux.

En Sociologie, plus que partout ailleurs, la dynamique domine la statique; il est difficile de considérer les êtres sociaux ou les groupes d'êtres sociaux indépendamment du rôle qu'ils remplissent, et c'est pourquoi nous ne pouvons séparer d'une manière complète l'anatomie de la physiologie sociale.

Étant donné que les sociétés sont des organismes vivants, il faut absolument que ces organismes comprennent les organes indispensables à la vie. La vie végétale, la vie animale, la vie sociale ne

peuvent se manifester que par l'intermédiaire de fonctions qui sont les mêmes chez tous les êtres organisés. Suivant nous, il y a une *biologie générale*, qui étudie la vie dans les règnes végétal, animal et social. Cette biologie nous apprend que chez les plantes, chez les animaux, comme chez les sociétés, en un mot chez tous les êtres vivants, la vie résulte de l'exercice de certaines fonctions sans lesquelles elle ne saurait exister. Or, ces fonctions nous sont déjà connues. En somme, qu'est-ce que la vie, sinon la nutrition? et qu'est-ce que la nutrition, sinon un échange continu de matière entre l'organisme et le monde extérieur? Comment la matière pénètre-t-elle dans l'organisme? Par l'*absorption*. Comment en sort-elle? Par l'*excrétion*. Mais la matière ne peut être *assimilée* qu'autant qu'elle a subi certaines transformations (*digestion*). En outre, pour qu'elle soit absorbée par tous les individus composant un organisme quelconque, plante, animal ou société, il faut qu'elle circule dans toutes les parties de cet organisme (*circulation*). Les divers individus d'un organisme ont certains rapports entre eux et avec le monde extérieur, et ces différents rapports ne peuvent s'effectuer qu'au moyen de *fonctions de relation*. Enfin l'espèce dont fait partie l'individu, plante, animal ou société, périrait, s'il ne se reproduisait pas au moyen de la fonction de *reproduction*.

Donc les fonctions vitales que nous venons d'énumérer sont indispensables à la vie, considérée d'une manière générale partout où elle existe. De plus, il est évident qu'il ne peut y en avoir d'autres que celles-là. Si nous insistons sur cette biologie générale, c'est pour montrer qu'il y a plus qu'une analogie entre les phénomènes sociaux et les autres phénomènes vitaux déjà connus, et que la comparaison de l'ensemble des objets de consommation d'une société au sang d'un animal par exemple n'est pas plus métaphorique que celle du sang à la sève des végétaux.

Il s'agit maintenant de retrouver dans la société les fonctions de nutrition, de relation et de reproduction qui doivent y exister par ce seul fait qu'elle est un organisme vivant.

Quelle est la fonction qui fournit la matière première en sociologie? C'est l'*agriculture*.

Quelle est celle qui la transforme en produits assimilables? C'est l'*industrie*.

Quelle est celle qui fait circuler ces produits? C'est le *commerce*.

Quelle est celle qui règle les rapports de ces fonctions de nutrition entre elles et avec le monde extérieur? C'est le *gouvernement*.

Quant à la fonction de reproduction, c'est la *colonisation*.

Sur cette question de la détermination des différentes fonctions sociales, nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec M. Paul Bert qui, le premier, croyons-nous, dans une conférence faite à Auxerre, il y a quelques années, a montré dans les sociétés les fonctions de la vie des individus.

« Les éléments, dit M. Bert, sont les citoyens du corps de la « république organisée. Ces citoyens ont des propriétés, qui sont « communes à tous et d'autres qui sont spéciales à quelques-uns. « Ils ne vivent pas isolés, mais réunis les uns aux autres en « sociétés.

« Tantôt ces sociétés ne comprennent que des citoyens tous semblables : ce sont des corporations (des systèmes comme les systèmes musculaire, nerveux, etc.). Tantôt elles comprennent des « citoyens différents les uns des autres et concourant tous à un « but, à une œuvre déterminée : tels sont les organes comparables « aux villes.

« Enfin le sang, comparable aux ressources de l'agriculture et « de l'industrie, nourrit les éléments comme elles nourrissent les « citoyens, et il circule dans ses canaux, sous la force impulsive du « cœur, comme elles circulent sur les grandes routes poussées par « le commerce.

« Ainsi sont établies les conditions de la vie pour les organes « comme pour les sociétés.

« Ces sociétés ne sont pas isolées les unes des autres, elles ne « concentrent pas leur activité en elles-mêmes, elles la manifestent au dehors. De plus, elles obéissent aux lois de l'État dont « elles font partie. Elles sont dirigées, surveillées, protégées par un « gouvernement. Ce gouvernement, c'est le système nerveux... « Ce sont elles qui le nourrissent. Chacun des éléments agissant « dans sa sphère prépare des matériaux que le sang emporte et avec « lesquels il nourrit le système nerveux. S'ils cessaient tous de « travailler, le gouvernement mourrait d'inanition et eux aussi. « C'est ce qui arrive à la fin quand l'organisme meurt.

« Il y a des gouvernements locaux agissant dans une circonscription déterminée. On les appelle dans l'organisme ganglions, « moelle épinière. Ils sont en rapport avec les villes et les citoyens, « les organes et les éléments, par des fils télégraphiques, des nerfs « qui les avertissent de ce qui se passe, qui transmettent leurs « ordres. Pour toutes les questions dont l'intérêt ne dépasse pas « leur circonscription, ils jugent en dernier ressort. Pour les « autres, ils entrent en communication les uns avec les autres, se « consultent, agissent en commun. Pour les plus grandes enfin,

« celles dont l'intérêt embrasse le pays tout entier, ils ont recours
« au gouvernement central. Celui-ci réside dans la tête; c'est une
« partie de ce qu'on appelle l'encéphale.

« Là sont les ministères, les organes centralisateurs, régulateurs,
« qui envoient des ordres à l'empire tout entier, à toute la ma-
« chine vivante. Nous verrons tout à l'heure quels ils sont.

« Au-dessus d'eux plane la volonté, l'intelligence, le chef de
« l'État. Quand il commande, tout obéit. C'est lui surtout qui
« veille aux relations extérieures. S'il est intelligent, énergique
« s'il utilise bien les forces du pays, le pays est glorieux; et de
« même si l'intelligence emploie heureusement les forces vives de
« l'organisme, l'être vivant exécute normalement ses fonctions.
« Mais il n'a pas besoin de s'occuper du détail des questions inté-
« rieures. Que deviendrait un chef d'État s'il lui fallait s'occuper
« de la charrue de chaque citoyen? Que deviendrait l'intelligence
« s'il lui fallait s'occuper de la digestion, de la nutrition, de l'ex-
« crétion, etc.? Tout cela se fait sans elle. Les ministères, les gou-
« vernements locaux, s'en chargent; le mécanisme, l'automate,
« est si bien monté, que tous ces détails de pot-au-feu s'exécutent
« sans qu'il s'en occupe et lui laissent sa liberté. Lui aussi ce chef
« de l'État réside dans la tête; c'est un organe spécial, le cerveau
« proprement dit.

« A ses ordres ou à ceux de ces ministères, avons-nous dit, tout
« obéit. Les lois commandent au commerce. C'est le système ner-
« veux en effet qui règle les battements du cœur, les accélère ou les
« arrête, c'est lui qui dilate les vaisseaux dans lesquels circule le
« sang, ou qui les rétrécit. C'est lui qui anime les organes diges-
« tifs, qui veille aux mouvements de la respiration, qui est l'inci-
« tant des sécrétions, le régulateur de la chaleur animale.

« Les gouvernements locaux de l'organisme reçoivent leurs avis
« tous par la même voie : c'est le toucher général, le toucher de la
« peau qui les avertit. Mais le gouvernement général a d'autres
« ressources : il a, si je puis ainsi dire, une police spéciale, supé-
« rieure, admirablement organisée. Cette police, ce sont les sens,
« la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, qui l'avertissent de tout ce qui
« se passe de près ou de loin et qui lui permettent de veiller au
« salut du pays tout entier.

« Le chef de l'État, le cerveau, n'est point directement impres-
« sionné par cette police. Ce n'est pas lui qui reçoit les nerfs qui
« viennent des organes des sens.....

« Dans l'état ordinaire des choses, l'intelligence ne sent pas les
« mouvements intimes de la nutrition; mais qu'un phénomène

« anomal se présente; la douleur l'avertit; le chef de l'État s'occupe de cette rébellion, il commande et tout s'ébranle pour conjurer le mal ou pour l'étouffer et rejeter la partie malade, le citoyen rebelle. »

D'après le système de M. Paul Bert, nous retrouvons en anatomie sociale tout ce que comprend l'anatomie proprement dite, c'est-à-dire les éléments sociaux, les tissus, les organes, les systèmes et les appareils.

Tissu. — Un tissu social est une partie du corps social qui résulte de la réunion d'une ou de plusieurs espèces d'individus associés dans un ordre déterminé.

Dans un tissu, on distingue des éléments *principaux* et des *accessoires*. Dans les fabriques, par exemple, il y a un maître, un contre-maître, des employés, un payeur, etc.; qui représentent les éléments accessoires, mais l'élément qui prédomine, l'élément principal est représenté par les ouvriers.

Parmi les tissus, les uns sont *permanents*, les autres sont *temporaires*; les uns sont *constituants*, les autres sont *produits* et émanent des constituants, comme l'armée par exemple.

Dans les tissus multiples, les propriétés résultent de l'ensemble des éléments.

Système. — On appelle système social l'ensemble des métiers et professions de même espèce considérés comme formant un tout. Ce sont les corporations.

Organe. — On appelle organe social une partie du corps social formée par la réunion d'ouvriers de plusieurs professions, constitués en atelier ou en groupe d'ateliers. Une ferme, un corps d'armée, une usine, une ville manufacturière comme Rouen, Roubaix, Limoges, le Creuzot, sont des organes ou des réunions d'organes similaires. Chaque organe comprend plusieurs sortes de professions. Dans chaque organe, il y a une administration (système nerveux) et des professions diverses. Dans la mine du Creuzot, par exemple, il y a des mineurs, des chargeurs, des camionneurs, etc.; dans l'usine annexée à la mine, il y a des mécaniciens, des serruriers, etc.

Appareil. — L'ensemble des organes d'espèce diverse qui concourt à une même fonction prend le nom d'appareil.

Tous les ouvriers qui fournissent la matière première forment un appareil analogue à celui de la locomotion et qu'on appelle l'agriculture.

Tous les organes sociaux, tous les ateliers qui transforment cette matière première en produits assimilables, forment un appareil analogue à l'appareil digestif et qu'on appelle l'industrie.

L'appareil circulatoire existe en Sociologie comme en Biologie (voies de communication).

Dans nos sociétés en voie d'organisation, l'appareil de reproduction n'est pas encore formé.

Enfin au-dessus de ces divers appareils nous trouvons l'appareil gouvernemental, qui est le plus important de tous.

En anatomie générale, il ne suffit pas de considérer les individus et leurs divers groupements, il faut encore étudier :

Le sol,

Les immeubles produits de l'industrie humaine, habitations, routes, canaux, etc.

Quant aux autres *produits* de l'industrie, ils sont comparables aux produits biologiques et constituent les meubles.

Parmi ces produits, les uns sont destinés à être rejetés du corps social (égouts, résidus, ordures, etc.) : leur séjour dans la société pourrait être une cause de maladie ou de mort.

Les autres servent à la transformation des matières premières et sont les instruments de travail (machines). Certains servent à la conservation de la société (armes, fortifications, etc.).

Enfin il importe de considérer l'ensemble des objets en circulation comparable au sang.

ANATOMIE DESCRIPTIVE.

L'*anatomie descriptive* considère le nom, la situation, la forme, la population, la superficie, la densité, les rapports, la structure, le développement des différents organes et appareils d'une société. L'anatomie descriptive, au point de vue *morphologique*, nous montre les sociétés divisibles en un certain nombre de régions à peu près semblables les unes aux autres et dans chacune desquelles nous retrouvons des systèmes, organes, appareils, etc.

Disons quelques mots de ces diverses parties.

Famille. « Le premier groupement des molécules sociales vers un organisme est la famille », dit M. le Dr Guépin. Nous ne pouvons considérer la famille comme un groupe social. Dans les sociétés animales proprement dites, elle n'existe pas. Elle n'est donc pas nécessaire à la constitution de la société. C'est dans les tribus simiennes seulement que la famille paraît devenir un groupe permanent. Mais, comme le dit fort justement M. le Dr Coudereau, il n'est point certain qu'elle y ait été le point de départ de la tribu.

Pour nous, la famille est un groupe spécial, limité, répondant à un besoin spécial relatif à la reproduction de la société. C'est le

besoin de reproduction qui a produit la famille. Ce sont les autres besoins organiques qui, à mesure qu'ils se multipliaient, ont enfanté tous les groupes sociaux, depuis la *tribu* jusqu'aux *Etats-Unis*.

Comme les autres parties de la société, la famille jouit des fonctions vitales, mais son développement est limité, si l'on en juge par les systèmes de parenté qui ne varient guère. La reproduction de la famille semble aussi limitée et la question des mariages consanguins n'est pas encore résolue.

En résumé, la famille est un groupe biologique et non sociologique.

Tribu. Le premier terme de l'agrégation sociale est la tribu. Les sociétés inférieures ne sont constituées que par une tribu. Les sociétés supérieures comprennent un nombre plus ou moins considérable de ces groupes primaires. Dans nos sociétés européennes, la *commune* représente la tribu des sociétés sauvages et constitue, pour ainsi dire, le *zoonite* du corps social. Toutefois, nous verrons, quand nous en serons à la physiologie sociale comparée, que cette division des sociétés supérieures en communes est arbitraire et que les *zoonites* sociaux (indépendance de la commune) correspondent à un état d'organisation relativement inférieur et comparable à celui des annelés.

ANATOMIE DES RÉGIONS.

L'anatomie des régions nous enseigne la position respective des villes, routes, voies ferrées, lignes télégraphiques, etc.

ANATOMIE COMPARÉE.

Enfin l'anatomie comparée étudie comparativement chaque partie des sociétés par rapport aux modifications de leur structure dans les diverses sortes de sociétés.

CHAPITRE III.

Physiologie sociale.

Elle comprend l'étude de toutes les fonctions organiques des sociétés. Nous avons eu l'occasion d'énumérer ces fonctions, lorsque nous avons parlé des appareils sociaux. Les fonctions de la vie sont les mêmes dans les sociétés que dans les êtres. Tissus, sys-

temes, organes, appareils se retrouvent dans les sociétés avec leurs attributs, leurs usages et leurs fonctions propres.

Fonctions végétatives : digestion, absorption, circulation, sécrétions et exhalations, assimilations sociales ; fonctions animales : sensibilité, locomotions sociales. Fonctions de la vie individuelle, fonctions de la vie de l'espèce ou reproduction. Telles sont les diverses parties de la physiologie sociale.

Dans cette division des grandes fonctions sociales, toutes les professions, toutes les manifestations de la vie des sociétés trouvent leur place. L'agriculture, l'industrie, le commerce, la politique, le droit, la morale, l'esthétique, la linguistique, la science, etc., sont des dépendances de la nutrition, de la reproduction, de la locomotion et de l'innervation sociales.

Classification des fonctions sociales d'après la physiologie sociale.

Nous disons que les sociétés prises dans leur ensemble ont toutes les propriétés végétatives et animales des êtres organisés, c'est-à-dire qu'elles se nourrissent, se développent, se reproduisent, sentent et se meuvent. En Sociologie comme en Biologie, les propriétés végétatives apparaissent d'abord, les propriétés animales ne viennent qu'ensuite.

Origine des sociétés.

Avant de parler du développement des sociétés, il est naturel de dire quelques mots de leur origine et de leur formation. C'est le besoin qui détermine le groupement des animaux en association. Les premiers groupes sont réunis par une nécessité momentanée ; exemple : l'accouplement, l'allaitement, le change, le relai, etc. A ces groupes temporaires succèdent des groupes permanents, qui grossissent et se compliquent à mesure que les besoins organiques se multiplient, et auxquels on a donné le nom de famille, tribu, nation, etc.

La sociabilité se développant chez les animaux les pousse à s'associer pour la satisfaction de leurs communs besoins, et l'on peut dans chaque société classer toutes les fonctions sociales d'après les fonctions biologiques des individus sociaux.

Nutrition sociale.

Les sociétés se nourrissent comme les autres êtres. A la nutrition se rattache la *digestion* ou industrie qui fabrique les objets de consommation. Ces produits circulent constamment dans toutes les parties de la société par l'intermédiaire du commerce (c'est la *cir-*

ulation) (1). Chaque individu puise dans le torrent circulatoire les objets de consommation nécessaires à la satisfaction de ses besoins, et rejette dans la circulation les produits usés qui ne lui sont plus utiles (*excrétion*). Parmi ces produits, les uns sont expulsés du corps social (ordures, égouts, etc.); les autres sont utilisés à nouveau et rentrent dans la circulation, où ils sont l'objet d'une nouvelle consommation (chiffons, etc.). La plupart des individus sociaux n'absorbent les produits en circulation qu'autant qu'ils travaillent, et il est intéressant d'étudier la relation qui existe entre la consommation et la production, entre le salaire et le travail. Certains individus ne remplissent aucune fonction et sont nourris néanmoins comme s'ils travaillaient. — Tous les phénomènes de la nutrition sociale sont soumis à des lois spéciales (codes civil, de commerce, etc.), correspondant au grand sympathique, etc.

Développement social.

Les sociétés se développent grâce à la faculté de reproduction que possèdent les individus qui les composent. La mort partielle s'accomplit à tout moment dans toutes les parties du corps social vivant, c'est-à-dire que les individus usés meurent et sont remplacés par de nouveaux. Ces individus descendent des individus disparus lorsque la société est inférieure, de même que chez les êtres inférieurs tous les éléments anatomiques proviennent, les uns des autres. Dans les organismes supérieurs, au contraire, les fonctions ne sont plus héréditaires. Dans nos sociétés qui sont en voie de développement, certaines fonctions sont héréditaires, d'autres ne le sont pas, mais le nombre de ces dernières s'accroît de jour en jour.

Lorsque l'assimilation sociale l'emporte sur la désassimilation, la société se développe, exemple : l'Angleterre, l'Allemagne. Lorsque dans une société le nombre des naissances ne dépasse pas celui des décès, la société est stationnaire, exemple : la France. Lorsqu'il meurt plus d'individus qu'il n'en naît, la société est en voie d'extinction. C'est ce qui arrive aux tribus sauvages en contact avec les Européens.

Le développement d'une société peut avoir lieu autrement que par reproduction. Une société se développe par l'adjonction d'individus étrangers à la société (*immigration*).

(1) « Les globules sanguins soutiennent le commerce dans l'organisme, et le premier argent mérite plus de soins que celui que le proverbe indique comme le second sang : *I danari il secundo sangue* (l'argent est un second sang), proverbe italien. » Moleschott.)

Les sociétés ont donc une vie comparable à celle des individus qui les composent. Cette thèse a été soutenue bien des fois, et nous n'avons pas besoin d'examiner les phases de la vie sociale : enfance, adolescence, etc.

Les causes d'extinction des sociétés sont multiples. Une société est éteinte lorsqu'elle n'existe plus en tant que société. Une société peut dépérir comme les races indigènes de l'Océanie et de la Guyane, ou être assujettie, absorbée, conquise, démembrée. « Une race vaincue, dit M. Broca, peut être esclave comme les nègres d'Afrique. Si elle n'est pas assez intelligente pour cela, elle recule comme les Peaux-Rouges, ou elle est détruite comme les Tasmaniens, si elle ne peut reculer. »

Reproduction sociale.

Une société se reproduit par multiplication des individus sociaux de la même façon qu'elle se développe. Quand la société ne peut plus se développer là où elle vit, alors elle se reproduit par gemmation ou par scissiparité : par *gemmation*, lorsque l'embryon, c'est-à-dire la colonie, reste en rapport avec la métropole ; par *scissiparité*, lorsque la colonie se sépare de la société mère pour constituer une société propre.

La fécondité sociale varie d'une société à l'autre. Ainsi « 1000 habitants fournissent, année moyenne, en France, 42 naissances et « 61 en Angleterre. » (Dr Bertillon.)

Elle varie aussi avec l'âge de la société. Ainsi au commencement du siècle, en France, on comptait annuellement 37 naissances par 1000 habitants de tout âge, on n'en compte aujourd'hui que 26, tandis qu'en Angleterre il y en a 33.

Mais la reproduction n'a pas seulement lieu entre les divers membres d'une société, elle a lieu aussi entre les individus appartenant à des sociétés différentes et l'étude des croisements ethniques et de leur influence sociale doit être faite ici.

Fonctions sociales de relation.

Les sociétés sont en relation avec le monde extérieur et avec les autres sociétés. Le pouvoir délibératif dirige leurs actes, qui sont accomplis par le pouvoir exécutif. Pouvoir délibératif, pouvoir exécutif se retrouvent dans les êtres et dans les sociétés supérieurs. Réception, perception des demandes, délibération, décision, exécution des ordres, tels sont les actes administratifs communs aux organismes animaux et sociaux.

Rapports des sociétés entre elles.

« La concurrence vitale existe entre les nations comme elle existe entre les individus, et les sociétés supérieures tendent continuellement à s'accroître aux dépens des sociétés inférieures. » (Schaafhausen.) Poussée par le besoin, une société envahit le domaine d'une société voisine et le pille, comme font les fourmis et les hommes, ou bien elle asservit une société inférieure.

Chez les fourmis, comme chez nous, l'esclavage a été la conséquence de la guerre. « Le guerrier conquérant, dit M. Broca, tue les hommes et garde les femmes pour son plaisir. Le mélange des sangs est donc à peu près inévitable et les caractères de la race victorieuse sont modifiés par ce croisement. »

Les esclaves donnent naissance à des enfants qui sont esclaves à leur tour, et c'est ainsi que se constituent les *castes*. Puis la situation des esclaves se modifie, soit qu'on les affranchisse, soit qu'ils s'affranchissent eux-mêmes par la révolte.

C'est ainsi que l'esclavage dans les sociétés supérieures se transforme successivement en *servage*, *prolétariat*, etc.

C'est encore le besoin physique qui pousse l'homme à domestiquer les autres animaux.

Mais ce n'est pas seulement le besoin physique qui dirige les actes d'une société. Chez les sociétés supérieures, ces actes peuvent avoir pour mobiles les besoins moraux affectifs ou scientifiques.

PHYSIOLOGIE COMPARÉE.

Si nous comparons les sociétés les unes aux autres et que nous étudions les fonctions sociales d'une manière générale et indépendamment des organes qu'elles animent, nous voyons que la marche de l'organisation est la même en Sociologie qu'en Biologie. Chez les sociétés inférieures comme chez les êtres inférieurs, les individus se ressemblent tous, vivent d'une vie indépendante et satisfont eux-mêmes leurs besoins vitaux. Une tribu sauvage, comme celle des Mencopies par exemple, est composée de vingt à quatre-vingts individus dont chacun est son propre agriculteur, son propre industriel, son propre éducateur, son propre gouverneur, de même que dans un zoophyte chaque cellule a les propriétés de locomotion, nutrition, reproduction et innervation. Les fonctions sociales sont diffuses dans les sociétés primitives comme dans les premiers organismes. L'agriculture, le commerce, l'industrie, le gouvernement fonctionnent, bien qu'il n'y ait point d'appareil spécial à chacune de ces fonctions.

Les fonctions étant communes à tous les individus sont nécessairement très-peu développées.

De pareils organismes sont divisibles. Chaque partie séparée du tout primitif n'en continue pas moins à vivre, car elle a encore en elle les conditions nécessaires au mouvement vital.

Dans ces organismes, la circulation est nulle et les produits sont consommés sur place. Ces produits ne diffèrent que très-peu de la matière première, de même que chez les animaux inférieurs le milieu intérieur diffère très-peu du milieu externe.

Tel est le premier terme de l'organisation des êtres et des sociétés.

Si nous passons de ces sociétés primitives à des sociétés plus élevées dans la série sociale, nous voyons les individus différencier les uns des autres et les fonctions sociales se localiser et devenir l'apanage d'organes qui leur sont exclusivement consacrés. Si l'on considère la société des castors par exemple, on voit qu'elle comprend quatre sortes de professions : charpentiers, maçons, pionniers et veilleurs.

Dans des sociétés comme celle des fourmis et des abeilles, certains individus travaillent, d'autres sont chargés de reproduire la société comme la reine des abeilles, d'autres font le guet, d'autres sont guerriers de profession comme chez les fourmis.

A mesure que nous nous élevons sur l'échelle sociale, nous voyons le nombre des professions augmenter avec la spécialisation et la division du travail. Enfin nous arrivons aux sociétés humaines supérieures, chez lesquelles nous trouvons les grandes fonctions sociales subdivisées en une infinité de professions dont l'énumération se trouve dans le *Botin* et qui forment un total de plus de dix-huit cents.

Dans nos sociétés européennes, la vie d'un organe est dépendante de la vie d'un autre organe. Les professions sont d'autant plus subordonnées les unes aux autres qu'elles se ressemblent moins. Les organes sont unis pour concourir à un résultat unique, et si l'un d'eux fait défaut le but ne peut plus être atteint et l'organisme meurt.

On ne peut enlever une partie du corps sans faire cesser les conditions propres à l'accomplissement des mouvements vitaux qui, pour exister, exigent le concours de l'ensemble des organes. Dans un pareil organisme, les produits consommables diffèrent notablement des matières premières (grâce au développement de l'industrie) et doivent circuler (grâce au commerce) afin de pouvoir être absorbés par tous les individus du corps social.

Ainsi, à mesure que les sociétés et les êtres s'organisent, les

mouvements vitaux, indépendants chez les organismes inférieurs, deviennent de plus en plus solidaires. L'individualisme fait place au socialisme.

Ainsi les lois qui président à l'organisation des êtres s'appliquent à l'organisation sociale.

En Sociologie comme en Biologie, « l'énergie vitale, au lieu de s'obtenir par l'accumulation d'organes indépendants, s'acquiert par la division du travail physiologique... La puissance vitale, « au lieu de s'acquérir par l'accumulation d'organes spéciaux, « s'obtient par la hiérarchie et la centralisation des fonctions. » (Milne Edwards.)

La loi des corrélations organiques, celle de la subordination des organes, les lois de compensation, de croissance, de balancement des organes s'appliquent au développement des sociétés. Il en est de même de la loi d'harmonie des fonctions.

Ce qui fait, suivant nous, que les sociétés actuelles sont difficiles à étudier, c'est qu'elles ont une organisation rudimentaire comparable à celle des êtres inférieurs. En effet, il n'y a de véritablement organisé dans nos sociétés supérieures que le gouvernement, les voies de communication et les moyens de transport. L'agriculture, l'industrie et le commerce ne sont pas encore organisés. Toutefois les grandes compagnies agricoles, industrielles et commerciales commencent à apparaître et marquent la transition entre l'individualisme représenté par la libre concurrence et le socialisme représenté par l'État.

CHAPITRE IV.

Pathologie sociale.

Nous n'avons point à nous occuper de la pathologie des individus composant les sociétés, ni de la pathologie comparée, qui étudie les maladies spéciales à certaines races, non plus que des maladies spéciales à certaines professions sociales (intoxications, goutte, etc.).

La pathologie sociale comprend l'étude des diverses maladies auxquelles un organisme social est exposé. Qu'est-ce qu'une maladie sociale? « Comme dans la vie des États, dit M. Virchow, « de même aussi dans la vie des individus, l'état de santé de l'ensemble est produit par le bien-être et l'intimité des relations des « membres isolés. Dès qu'un membre quelconque commence à « tomber dans une inactivité nuisible à la communauté ou même

« à mener une existence parasite aux dépens de l'ensemble, la « maladie a pris naissance. »

La pathologie sociale doit être étudiée *dans l'espace*, c'est-à-dire dans les modifications que lui imprime le climat, et *dans le temps*, c'est-à-dire dans les modifications que lui impriment les variations de l'état social.

Ainsi les nations présentent certaines maladies épidémiques à certaines époques de leur développement : chorées épidémiques (Boudin) ; en Allemagne, danse de Saint-Guy au ^{xiv}^e siècle ; au ^{xv}^e siècle, tarentisme en Italie ; au ^{xvii}^e siècle, toute l'Europe est en convulsion. Actuellement règnent le ramaninjana à Madagascar, le tigretier en Abyssinie, l'astaragaza en Éthiopie. Ces maladies se rattachent à un état intellectuel auquel la religion n'est pas étrangère.

Il y a donc une sorte d'évolution pathologique propre à chaque société.

Suivant nous, on peut faire la pathologie interne des sociétés, de même que leur pathologie externe, voire même leur tératologie.

La pathologie sociale comprend l'étude de tous les troubles locaux et généraux dont les sociétés sont le siège : chômage, grève, révolte et tous les autres accidents se rapportant aux révolutions politiques et sociales.

De plus, les crimes et les sinistres (épizootie, incendie, inondations, etc.) relèvent de la pathologie sociale.

Pathologie interne.

Nous ne pouvons traiter dans ce programme cette branche de la Sociologie ; nous voulons dire seulement quelques mots des maladies sociales les plus fréquentes.

Anémie sociale. — Si la société manque de ressources, il y a disette, alors les individus les plus faibles succombent à la famine. Quand la famine est extrême, les individus s'entre-dévorent (antropophagie correspondant à l'autophagie biologique). C'est ce qui est arrivé au ^{xi}^e siècle en Europe, et dernièrement en Algérie et en Perse.

Ordre dans lequel les individus qui doivent être victimes disparaissent.

Histoire des famines qui ont décimé l'Europe.

Influence des disettes sur le développement de l'être social.

« Dans les années de cherté excessive du blé, la mortalité augmente ; les naissances, les mariages diminuent. » (Bouchardat.)

Ces épidémies, ces famines pourraient être étudiées aussi bien en biologie qu'en sociologie.

Cependant il est de véritables maladies sociales causées, il est vrai, par la non satisfaction des besoins physiologiques, mais dont l'étude appartient spécialement à la Sociologie.

En Biologie comme en Sociologie, en cas de déficit du budget, le gouvernement prélève des impôts; seulement, en biologie l'impôt est proportionnel.

Autre exemple de maladie sociale. Sous l'influence de certaines irritations toutes produites par la non satisfaction des besoins organiques, une partie de la société peut s'enflammer: généralement ce sont les corporations ouvrières (inflammation du tube digestif et de ses annexes). Les individus se révoltent (grèves, révoltes, etc.) et sont expulsés, à moins qu'on ne fasse droit à leurs réclamations. Il en résulte un cercle vicieux: le commerce est arrêté, parce que l'industrie ne fonctionne pas, et réciproquement.

La grande querelle des membres et de l'estomac peut être étudiée ici.

Les maladies doivent être étudiées dans la série sociale tout entière.

Pathologie externe.

Une société est détruite par la violence (partage de la Pologne), ou lésée plus ou moins gravement (perte de l'Alsace et de la Lorraine).

Tératologie sociale.

« Chez un peuple, la prédominance d'une caste reproduit, par un arrêt de civilisation, l'un de ces états du corps humain que l'on appelait autrefois les monstruosité, avant que la tératologie nous eût expliqué leurs conditions physiologiques de formation. » (D^r Guépin.)

Thérapeutique sociale.

Opérations chirurgicales. La décapitalisation de Paris a eu pour but d'empêcher les troubles de l'industrie de rejaillir sur le gouvernement et peut être considérée comme une opération chirurgicale. Actuellement, les ministères sont à Paris, le pouvoir législatif est à Versailles. Cette séparation chirurgicale des pouvoirs occasionne forcément des retards dans l'expédition des affaires. Il est évident que, si, en biologie, la moelle allongée, où siègent les ministères, n'était pas en communication directe avec les hémisphères cérébraux, où siège le pouvoir délibératif, le temps nécessaire à la transmission des ordres serait accru et les mouvements de l'être seraient ralentis.

« L'économie humaine, dit M. le docteur Guépin, fléchit quand

« un des organes, un seul, est malade. L'économie sociale souffre, « est malade, quand il existe dans son sein des membres ou or-
« ganes de la société qui ne peuvent fonctionner selon les condi-
« tions régulières et physiologiques de leur vie... Constamment dans
« l'état de santé, chaque organe reçoit selon ses besoins, et ses be-
« soins sont proportionnels à son travail, admirable exemple pour
« l'organisation sociale. Puisse un jour l'humanité le mettre à
« profit. »

En ce qui concerne l'avenir, suivant nous, à mesure que les sociétés s'organiseront, la solidarité entre les individus, les corporations, les fonctions, ira toujours en augmentant. Actuellement on peut enlever à la société française deux provinces, sans qu'elle s'en aperçoive, ce qui prouve que nos sociétés actuelles sont tout à fait inférieures. Plus tard, la plus petite lésion du plus petit groupe social aura son retentissement dans toute la société.

CHAPITRE V.

Biotaxie sociale.

Classification des sociétés.

On ne peut prendre l'ethnologie pour base de cette classification, attendu qu'il n'y a guère que les sociétés animales proprement dites qui soient formées de races pures, et encore il y a certaines sociétés de *fourmis* où règne l'esclavage qui comprennent plusieurs espèces de *fourmis*.

Nous ignorons si les sociétés animales ont été jamais classées. Quant aux sociétés humaines, elles ont été classées de différentes façons. On a pris pour base le degré de civilisation, et pour caractéristique de la civilisation, la religion, ou les moyens industriels en usage dans chaque société, ou la condition de la masse et celle de la femme et des travailleurs. M. Pruner-Bey a classé les sociétés d'après le système de numération ; M. Fétis, d'après le système musical ; M. César Dally, d'après le style architectural. On les a classées d'après l'archéologie, la linguistique, l'industrie, la jurisprudence, la forme politique, l'esthétique, la mythologie, en un mot, d'après les diverses manifestations de la sociabilité.

Ces classifications nous paraissent défectueuses, parce qu'elles ne peuvent s'appliquer qu'aux sociétés humaines et qu'elles sont faites à des points de vue particuliers.

Il existe d'autres classifications qui sont plus naturelles, parce qu'elles reposent sur la biologie et sur le développement des besoins sociaux. Ces besoins sont d'abord végétatifs, puis successivement sensitifs, moraux, affectifs, scientifiques. Le besoin physique, la morale, l'esthétique, la science marquent les quatre degrés du développement social.

Suivant nous, c'est encore à la biologie proprement dite qu'il faut emprunter sa classification naturelle. « La zoologie n'étudie pas des caractères, des propriétés considérés isolément, abstraction faite en quelque sorte des individus, mais des individus doués d'un ensemble de propriétés inséparables de leur substance. »

« La formation des groupes naturels consiste à saisir, entre des espèces plus ou moins nombreuses, un tel ensemble de caractères analogues et essentiels que malgré leurs différences caractéristiques, les êtres appartenant à une même catégorie quelconque soient toujours en réalité plus semblables entre eux qu'à aucun des êtres d'un autre groupe. » (*Dictionn. de Littré et Ch. Robin.*)

Suivant nous, cette méthode de classification peut être appliquée en Sociologie. On peut retrouver en Sociologie les caractères biologiques des embranchements, des classes, des ordres, des tribus, des familles, des genres, des espèces, des variétés.

Nous croyons que les sociétés doivent être classées suivant leur degré d'organisation.

Chez les sociétés inférieures analogues aux *zoophytes*, il n'y a pas de gouvernement ni, à plus forte raison, de délégation gouvernementale. Il n'y a pas de lois ni d'institutions civiles. Il n'y a que des coutumes instinctives; les fonctions sont à peine ébauchées.

Chez d'autres sociétés, dont l'organisation rappelle celle des *mollusques*, le système administratif naît et se complique de plus en plus à mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale. Il y a un chef auquel obéissent les membres de la société. Les coutumes se transforment en lois écrites, de même qu'en biologie l'instinct fait place à l'intelligence. Il y a des voies de communication, un rudiment de capitale; le commerce et l'industrie commencent à se développer.

D'autres sociétés sont organisées comme les *annelés* et forment une véritable fédération. Il y a un gouvernement central avec des délégués dans chaque province. Chaque province se suffit à elle-même, a son agriculture, son commerce, son industrie, son gouvernement, sa police propres. Ces provinces ont une administration autonome, mais elles sont soumises à une autorité supérieure.

Enfin, nous arrivons aux sociétés *vertébrées* chez lesquelles s'opèrent la centralisation et la fusion des zoonites sociaux. Alors la division du travail, la spécialisation des fonctions sont extrêmes. Les différentes parties de la société sont unies par une solidarité telle, qu'on ne pourrait diviser l'être social sans compromettre son existence.

Au point de vue de la répartition des sociétés sur le globe, on peut dire de l'ensemble des sociétés ce qu'on a dit des faunes. Les sociétés australiennes sont celles qui nous représentent au plus haut degré les caractères des sociétés primitives. Puis viennent les sociétés indiennes, africaines, sud-américaines. Ici, il serait nécessaire de créer un mot ayant en Sociologie la signification qu'ont les expressions faune et flore en biologie. Quant à la répartition des sociétés, on peut l'appeler la *Sociographie*.

CHAPITRE VI.

Mésologie sociale.

Influence des milieux sur les sociétés.

Influence du milieu physique. Cette influence est grande pour ceux qui pensent que les transformations animales, et par conséquent sociales, marchent de pair avec les transformations géologiques, et que l'apparition et le développement des êtres et des sociétés ne sont qu'une évolution de la planète.

Le froid éteint toute vie sociale dans certaines sociétés animales et humaines. C'est ainsi que les sociétés formées par les Lapons, les Esquimaux, etc., pourraient être considérées comme des sociétés *hibernantes*.

L'influence du climat sur les actes d'une société est réelle. Dans les pays froids la vie est plus difficile que dans les pays chauds, et les peuples du Nord, poussés par le besoin, émigrent ou envahissent les pays du Midi.

Dans les pays chauds, au contraire, la vie est facile, la concurrence vitale moins grande, les besoins sont moins pressants, le travail moindre.

Comme le besoin est le principal mobile du travail et du progrès, il en résulte que les peuples du Nord se développent en général plus vite que les peuples du Sud.

La question de l'acclimatement est intéressante au point de vue de l'embryogénie sociale. « La connaissance des justes rapports des sociétés entre elles et aussi avec les milieux qu'elles habitent est nécessaire pour comprendre et diriger les grands mouvements humanitaires que nous réserve l'avenir. » (Docteur Dally.)

La mésologie comprend donc encore la connaissance des justes rapports des sociétés entre elles et aussi avec les milieux qu'elles habitent. Il y a à considérer l'influence du milieu social auquel une société peut être exposée. Nous avons traité cette question lorsque nous avons parlé des rapports des sociétés entre elles.

CHAPITRE VII.

Embryogénie sociale.

Lorsque, suivant la loi de Malthus, une terre ne peut plus nourrir la société qui l'habite, certaines parties de cette société sont obligées de temps en temps de se détacher du corps social pour aller fonder une nouvelle société appelée colonie.

Les sociétés supérieures comme les animaux supérieurs, pendant les diverses phases de leur vie embryonnaire, présentent la plus grande analogie de structure avec les sociétés ou les animaux inférieurs adultes. L'évolution d'une colonie représente l'évolution de la société mère, avec cette différence toutefois que l'embryon social atteint en très-peu de temps le degré d'organisation auquel la métropole est parvenue au bout de plusieurs siècles.

Ordre d'apparition des organes dans une colonie en formation.

Ce qui s'organise d'abord, c'est un gouvernement (corde dorsale); puis apparaissent les voies de communication (cœur, gros vaisseaux). Ensuite l'agriculture se développe. En même temps les villes se bâtissent et l'industrie apparaît (muscles, tube digestif, glandes), etc.

La colonie, pendant le temps de son organisation, est nourrie par la mère; plus tard, si elle est prospère, c'est elle qui la nourrit. Une colonie étant fondée, il peut arriver deux choses: ou elle reste en rapport avec la métropole, et alors la reproduction s'est faite par gemmation; ou elle s'en sépare pour constituer une société propre, et alors la reproduction s'est faite par scissiparité.

Dans nos sociétés actuelles, comme dans les animaux inférieurs, l'ovaire c'est l'animal, c'est la société elle-même. Il n'y a pas de fœtus sociaux comparables aux fœtus des animaux supérieurs. Presque toutes les colonies actuelles se fondent par l'adjonction d'éléments appartenant à des sociétés diverses.

Plus tard, lorsque les sociétés présenteront une organisation comparable à celle des êtres supérieurs, la fonction de reproduction se spécialisera. Des colonies, avant de quitter la métropole, s'organiseront à son image. Suivant nous, la colonie agricole et industrielle de Mettray (Indre-et-Loire) est un spécimen de ce que seront les embryons sociaux futurs.

CHAPITRE VIII.

Paléontologie sociale.

La paléontologie sociale n'est autre chose que l'histoire des sociétés animales et humaines. Paléontologie proprement dite, histoire antéhistorique, histoire ancienne, du moyen âge, moderne, contemporaine : telles sont les sources auxquelles la paléontologie sociale emprunte ses données.

Elle comprend l'histoire des sociétés vivantes et éteintes. Elle montre que les sociétés actuelles descendent par voie de transformation des sociétés qui ont vécu aux différentes époques de la formation du globe.

Le transformisme ne peut être nié en Sociologie. Il explique tout ce que, suivant M. Broca, la théorie de l'évolution des espèces explique en biologie, c'est-à-dire l'existence de la série sociale et le mode de répartition des sociétés qui la composent, la succession des formes organiques et leur complication croissante d'époque en époque, le grand principe de l'unité de composition sociale, l'évolution des phases embryonnaires qui reproduisent à l'état transitoire, chez les sociétés les plus élevées, les conditions organiques permanentes des sociétés moins élevées, l'existence des organes inutiles ou rudimentaires qui doivent être considérés comme les témoins d'un état de choses antérieur où ils étaient plus développés et où ils remplissaient une fonction, l'existence des sociétés anormales, produits d'une évolution inachevée ou contrariée par le conflit des causes multiples qui modifient les organismes, l'existence des parasites sociaux, celle des métis féconds ou inféconds,

métis dont le degré de perfection décroît à mesure que la distance des espèces mères est plus grande, et enfin l'adaptation des sociétés au milieu.

Modes de transformation sociale.

Les transformations sociales ne sont pas générales. Certaines sociétés inférieures n'ont pas bougé depuis que nous les connaissons, de même que nous trouvons actuellement des espèces animales et végétales identiques à leurs congénères des époques géologiques.

Il peut se faire que cet arrêt de développement dure un temps plus ou moins long et soit suivi de transformations nouvelles. Mais dans ce cas l'arrêt n'a été qu'apparent. Les générations sont longtemps restées invariables en apparence, mais elles n'en subissaient pas moins une altération interne qui, arrivée à un certain point, devait produire nécessairement une transformation. Exemple : la Révolution de 89, qui était faite dans les idées avant de l'être dans les institutions.

Chez les sociétés supérieures, chaque génération marque un progrès insensible de développement. Ces sociétés perdent des organes et en acquièrent de nouveaux. Mais cette perte et cette acquisition se font progressivement et non d'une manière brusque. Aussi voit-on dans ces sociétés des organes en voie de disparition et complètement inutiles et même nuisibles à la société rester à l'état rudimentaire pendant des siècles. La même chose se voit dans les animaux. Exemple : l'appendice du cæcum, etc.

Chez les sociétés supérieures, la rapidité de la transformation augmente avec la perfectibilité.

Enfin, en Sociologie comme en Biologie, il peut y avoir des métamorphoses rétrogrades. Quelquefois cette métamorphose peut être forcée. Exemple : le castor, qui, poursuivi par l'homme, a renoncé à la vie sociale, et de maçon qu'il était s'est fait mineur.

Agents de la transformation.

Milieu, concurrence vitale, sélection naturelle, tels sont les agents à l'influence desquels en biologie on attribue les transformations des êtres. Nous croyons que les mêmes causes produisent les mêmes effets en Sociologie qu'en Biologie.

Le milieu social exerce une certaine influence sur les transformations des sociétés, qu'on peut à ce point de vue diviser en trois catégories : celles qui se civilisent elles-mêmes, celles qui se laissent civiliser, et celles qui résistent à la civilisation. Au contact d'un

peuple civilisé, un peuple à demi-civilisé se développe en civilisation; exemple : les populations autochtones de l'Europe; mais pour qu'il y ait civilisation, il ne faut pas que la distance entre les deux peuples soit trop grande.

La cause indirecte sinon première des transformations sociales, c'est l'accroissement des connaissances entraînant l'accroissement du volume du cerveau. La capacité moyenne du crâne s'est accrue en six ou sept siècles de 35 centimètres cubes, et cet accroissement a porté presque entièrement sur la région antérieure du cerveau. Les facultés intellectuelles et morales se sont développées d'une manière exceptionnelle. D'après Darwin, la sympathie s'accroît suivant une certaine progression. La sympathie s'étend à la tribu, puis à de plus grandes communautés, à la nation, à toutes les nations, à toutes les races, à tous les animaux.

Grâce au développement des facultés de sociabilité, les tribus s'unissent pour former les provinces, les provinces se fusionnent pour former les nations, et celles-ci se fusionnent à leur tour pour former les États unis.

Le mouvement de fusion des sociétés se compose de deux phases : la première est marquée par la fédération des tribus, provinces, etc., la seconde par leur fusion en un tout indivisible.

Ces changements, qui modifient la forme et le volume d'une société et qu'on pourrait appeler pour cette raison morphologiques, sont toujours accompagnés sinon précédés de changements internes qui modifient l'organisation même du corps social. Dans chaque commune, dans chaque province, dans chaque partie des sociétés, les systèmes, les tissus, les organes, les appareils sociaux se développent, les fonctions se multiplient en même temps que s'accroît la solidarité qui unit les diverses parties de la société. Grâce à ce travail d'organisation, l'individualisme, la guerre, la concurrence vitale, la lutte pour l'existence font place au libre échange, au solidarisme, représenté par les associations et par l'État, qui n'est que la solidarisation des associations elles-mêmes. Le système nerveux social devient de plus en plus prédominant et finira par présider au fonctionnement de tous les autres systèmes.

Mais, comme nous le disions tout à l'heure, l'organisation n'a pas lieu seulement entre les diverses parties d'une société, elle a lieu entre les sociétés elles-mêmes. Le travail ne se divise plus seulement entre les communes ou les provinces, mais entre les nations semblables qui se fédéralisent comme les segments d'un anneau, en attendant qu'elles se fusionnent complètement pour former d'immenses vertébrés.

Nous croyons que si l'organisation sociale continue à s'effectuer suivant les lois de la Biologie, il arrivera un moment où les organismes sociaux seront comparables en tous points aux organismes supérieurs. M. Ch. Robin a écrit quelque part : « L'économie animale est le type de toute organisation à imiter ou à suivre du plus près possible, toutes les fois qu'il s'agit de donner une communauté d'efforts à ce qui ne peut s'effectuer que par la division du travail. »

Au point de vue pratique, nous pensons en effet que l'application des lois de l'organisation aux transformations sociales hâterait singulièrement l'évolution des sociétés.

Il importe donc que tous les hommes appelés à jouer un rôle dans le gouvernement soient des biologistes. Il importe que le pouvoir délibératif appartienne à la partie savante et pensante de l'organisme social. Alors les actes sociaux seront intellectuels et non irréflectifs. Alors on ne verra plus des hommes politiques demander le retour à la libre concurrence en matière de transport, la décentralisation gouvernementale et autres métamorphoses rétrogrades.

CHAPITRE IX.

La Sociologie peut éclairer certains problèmes de la Biologie.

Nous croyons que la Sociologie ainsi envisagée peut éclairer certains problèmes de la Biologie.

De même que la physiologie a doté la physique de la plus belle découverte de ce siècle, nous voulons parler de la théorie mécanique de la chaleur ; de même la Sociologie peut fournir la solution de questions controversées en physiologie.

L'opinion de Haller sur la contractilité, par exemple, ne saurait être contestée en Sociologie.

Suivant nous, la Sociologie peut expliquer le fonctionnement du système nerveux, et la psychologie, qui étudie les diverses fonctions du gouvernement, est plus facile à étudier en Sociologie qu'en Biologie.

Nous croyons, par exemple, que la mémoire, dont les psychologues font une faculté spéciale, ne peut être localisée dans une partie du cerveau. Nous pensons qu'il doit y avoir une mémoire de la

moelle épinière comme il y a des archives de préfectures, une mémoire de la moelle allongée comme il y a des archives de ministères, etc.

CHAPITRE X.

Conclusion.

En résumé, les sociétés naissent, vivent et meurent comme les autres êtres. Pendant leur vie, elles se nourrissent, se développent, se reproduisent, se meuvent, sentent, pensent, veulent, en un mot, s'organisent comme les autres organismes connus. En outre, comme les autres êtres vivants, elles forment une série susceptible d'une classification naturelle.

Mais cette classification ne peut être définitive, attendu que certaines espèces sociales comme certains êtres ne sont pas fixes ni invariables, mais se modifient peu à peu sous l'influence du transformisme, pour donner naissance à des formes spécifiques nouvelles.

De ce parallèle entre les sociétés et ces êtres, nous concluons qu'une société est un véritable organisme devant être observé, étudié et classé suivant la méthode usitée en Biologie. Nous disons que les sociétés sont des organismes. La réciproque a été affirmée souvent. Goethe a dit : « Un être vivant est toujours une pluralité. » Pour M. Carl Vogt, l'animal total est un phalanstère. M. Virchow a dit : « On peut appeler l'État un organisme, car il se compose « de citoyens vivants. On peut de même appeler l'organisme un « État, une société, car il consiste en membres vivants de même « origine. »

Suivant nous, la vie est toujours semblable à elle-même, c'est-à-dire que les fonctions par l'exercice desquelles elle se manifeste sont les mêmes chez tous les êtres vivants, et on ne peut pas dire qu'une société n'est pas un être vivant. Suivant nous, les lois de l'organisation sont les mêmes pour tous les corps organisés, que ces corps soient des plantes, des animaux ou des sociétés. Voilà pourquoi nous pensons que la Sociologie doit nous donner la clef de tous les problèmes de Biologie non encore résolus. En un mot, de même que, suivant la belle expression de M. Claude Bernard, la physiologie n'est au fond que la physique des êtres vivants, de même la Sociologie n'est que la biologie des sociétés.